

FÉRIEL BERRAIES-GUIGNY. Ecrivaine

Les enfants sont devenus des djihadistes que l'on embrigade dans des conflits idéologiques qui n'ont rien à voir avec eux

L'impact des conflits sur les enfants est le thème des deux livres de Fériel Berraies-Guigny, publiés chez L'Harmattan. L'écrivaine franco-tunisienne démêle l'histoire et démontre que les études cliniques n'ont pas été d'un grand secours pour les premières victimes de la guerre : les enfants. Fériel Berraies-Guigny recevra, le 28 novembre prochain, le prix de l'Action Féminine de l'Union des femmes africaines (UFA) à Bruxelles.

Faten Hayed
@Faten_Hayed

Vous venez de faire paraître deux livres traitant de l'enfant et de la guerre aux éditions L'Harmattan. Vous dites dans le premier tome « Enfance et violence de guerre/Une revue de la littérature » que cette thématique a été peu traitée dans les milieux cliniques.

Si pour beaucoup de cliniciens la guerre change l'enfant dans tout son être, le « terrain » de guerre peut suffire également à le « déformer » irrémédiablement (mon regard de criminologue). Dans les guerres « d'indépendances » où la notion de « juste cause » était intégrée à la communauté et dans la conscience populaire, l'enfant était conditionné de façon à devenir un combattant précoce et cruel. Son rapport à la loi et son intégrité psychique restaient, paradoxalement « intacts ». Aujourd'hui, les divers scénarii de guerre tendent à changer cette donne, car bien des Communautés devenues anomiques, vont favoriser une véritable « dérégularisation et désocialisation » de l'enfant. Afin de mieux le manipuler. Très peu d'études longitudinales ont été faites sur la portée « criminogènes » des situations de violence, répression et situations de terreur chroniques. Il est difficile par conséquent, de suivre l'enfant à mesure qu'il grandit. La seule certitude que l'on a pour l'instant, c'est que la guerre provoque des ravages considérables au niveau du psychisme. Et si l'enfant n'est pas pris en charge à temps il peut faire voyager « sa souffrance morale » jusqu'à l'âge adulte, faisant de lui un être potentiellement « déformé » psychologiquement.

Que se passe-t-il dans la tête d'un enfant qui a subi la guerre, puis qui en fait partie ?

Dans toutes les études contemporaines sur les conséquences de la guerre, ni le sexe des enfants, ni l'intelligence, ni même les mécanismes de défense ou d'adaptation ne permettent de déterminer comment et pourquoi un enfant réagit d'une certaine façon à la guerre. Rien ne peut véritablement quantifier ou qualifier la nature des séquelles de guerre chez l'enfant. Que le traumatisme soit apparent ou pas, qu'il se manifeste ou pas, plus tôt ou plus tard, que l'adaptation ait réussi ou échoué, que le comportement soit resté social ou pas, et en l'absence d'une théorie générale de la victimisation qui soit scientifiquement valable, toutes ces questions pour l'instant restent de l'ordre du subjectif. Chaque enfant réagit à sa façon et sa stratégie de faire face si l'on utilise le terme clinique anglophone, dépendra de ses ressources et de sa capacité à les utiliser pour s'en sortir. Tout dépend également de son état mental antérieur, de la gravité des choses qu'il a pu observer et vivre et de sa solidité psychologique ; mais aussi de son entourage, car l'enfant a aussi tendance à calquer ses émotions sur son entourage. Si les parents qui l'entourent sont solides et lui procurent une certaine sécurité matérielle et ou affective il pourra mieux gérer son stress post traumatique. Mais une chose est sûre, l'enfant ne sort jamais indemne d'une situation traumatique comme la guerre. Mais il a en lui la résilience, c'est à dire la capacité de guérir, de s'en sortir. Tout dépendra de l'accompagnement psychologique dont il fera l'objet et des ressources en lui. Mais reconnaître sa souffrance dans un premier temps ; puis lui permettre de l'exprimer et l'accompagner restent des étapes cruciales pour espérer préserver son développement psychique. Et l'histoire contemporaine a bien démontré que la prise en charge « thérapeutique » de l'enfance n'a pas été automatique et reste relativement récente et dans certains cas « occultée » faute de moyens.

Dans le tome 2, La violence de guerre engendre-t-elle la violence de l'enfant, vous expliquez l'embrigade des enfants dans la guerre. Comment passer de victime à machine de guerre ?

Avant la révolution française et durant la première guerre mondiale, les guerres étaient faites par les soldats, ils étaient la cible des conflits inter-étatiques. Mais dès l'instant où les guerres sont devenues populaires, notamment à partir de la seconde guerre mondiale, on ne ciblait plus uniquement les combattants. En Pologne, en Russie durant la seconde guerre mondiale la guerre a fait des ravages sur les populations civiles. Un grand nombre de victime était les enfants. Aujourd'hui les seigneurs de guerre et les Etats continuent de penser que la seule façon de soumettre les parents, est de toucher la communauté civile, voire les enfants. C'est ainsi que les enfants sont devenus une cible de prédilection, voire une stratégie de guerre en vue de déstabiliser et de démoraliser la partie adverse. Et encore aujourd'hui en Afrique et dans le Monde arabe et dans de nombreux pays en Asie et Amérique Latine, non seulement on les victimise mais on cible les enfants durant les représailles. Pire encore, et dans beaucoup de pays africains et arabes, on envoie les enfants pour faire le djihad en Syrie ou en Irak (Tunisie, Maroc, Palestine etc) tout ceci, sous couvert d'une idéologie meurtrière. Les enfants sont devenus des mines antipersonnel, des bombes humaines, des armes de guerre, des petits soldats et dernière catégorie, des djihadistes que l'on embrigade dans des conflits idéologiques qui n'ont rien à voir avec eux. Les enfants font « une guerre sale », une guerre d'adultes pour les adultes faites par eux, ce qui constitue un double crime au regard des Conventions internationales, sociales et humaines !

Dans les procès de réparation ou de reconnaissance de crimes contre les enfants, ces derniers sont rarement les bénéficiaires. Pensez-vous qu'on va vers une évolution ?

La guerre a toujours existé et dans tous les pays du monde, c'est un fait. La technologie moderne l'a amplifiée envoyant des messages qui sont parfois mal interprétés puis récupérés par nos jeunes. Il faut trouver une solution aux crises qui génèrent la violence humaine. Cela peut commencer par l'éducation, l'alphabetisation, l'accès à la modernité, à une économie juste et durable qui pourrait contribuer à éradiquer les poches de pauvreté. Le co-développement, le développement durable sont autant de scénarii propices à poser les jalons d'une culture de la paix. Mais dans nos régions la question économique et sociale reste en souffrance ; et celle des droits humains aussi. On a vu le prix qu'a payé la Tunisie pour l'instauration d'une réelle démocratie participative pour le citoyen. La Tunisie malgré sa crise politique et économique sociale actuelle, reste peut-être le laboratoire démocratique en devenir. Bien sur la question sécuritaire est aussi un gros problème et le Terrorisme reste une question globale. Et sans une concertation globale pour y faire face, nous ne pourrions pas assoir cette jeune démocratie durablement. Pour les enfants c'est le même problème, comment les protéger s'ils vivent dans une situation d'instabilité, que la crise économique érode leur devenir, quand en plus ils n'ont connus depuis qu'ils sont nés que la guerre ? Que leurs seuls repères restent la violence pour survivre ? Quand ils sont obligés à leur tour de faire subir cette violence qu'ils ont auparavant subi, uniquement pour survivre ? Comment préserver nos jeunes de l'hiver arabe ? Réactionnaires et jusqu'au boutistes, déçus de leur histoire contemporaine, ils sont la proie idéale des groupuscules idéologiques. La tentation est grande de passer de l'autre côté du mur et d'instrumentaliser ses frustrations par rapport à des sociétés excluant. Le djihadisme et l'embrigadement de nos jeunes est d'autant plus facile qu'ils s'attaquent à ceux qui ont perdu leurs repères. Il ne s'agit pas de religion ou d'une confession, car nos religions n'exhortent pas à la mort et au néant, au contraire. Mais de récupération d'une génération désenchantée. Les enfants et les jeunes resteront victimes qu'ils aient subi ou décidé d'agir

la violence, car les sociétés ne sont plus prêtes pour eux. Et c'est encore plus vrai lorsque les Institutions sont dépassées, que les familles sont démissionnaires ou prises au dépourvu par les nouvelles technologies de l'information. Mais si l'on devait ne parler que des enfants soldats uniquement sans le djihadisme, sans une volonté politique qui permette de vraiment mettre en application toutes ces conventions internationales censées protéger nos enfants, les enfants continueront à être de la chair à canon et à semer la mort s'ils y sont obligés. Car certaines gouvernances sont des complices et participent même en Afrique Centrale à leur instrumentalisation par les chefs de guerre. Alors tout est dit...

Dans les régions du Moyen Orient et en Afrique, là où les conflits perdurent. Des générations d'enfants soldats, devenus adultes aujourd'hui, n'ont plus de repères. Pourtant certains tentent de reprendre « une vie normale ». Pensez-vous que c'est encore possible ?

En dépit des recommandations et des lois émanant des diverses Instances et Institutions Internationales sur le fait que la Guerre n'est pas un milieu sain et naturel pour les enfants, ces derniers continuent de figurer parmi les faits divers les plus fréquents et les chiffres en terme de leur participation dans les conflits, sont consternants. Pourtant tout l'interdit, la Convention sur les Droits des enfants de 1989, le Protocole facultatif rattaché à la Convention relative à la participation des enfants dans les conflits armés, les Conventions de Genève de 1949 et les Protocoles Additionnels de 1977 et la Charte de 1991 en Afrique sur les droits et le bien-être des enfants. Toute une panoplie juridique qui n'a pu à ce jour, les protéger. Les enfants soldats ne sont plus des enfants quand ils ont tués. Ces enfants ne sont plus considérés comme des enfants, tant leurs actes ont été abominables, ils sont une honte pour la communauté qui tente tant que bien mal de cacher leurs méfaits. Les sociétés les craignent, les refusent et taisent leur existence. Peur des représailles ? Mécanisme d'auto préservation ? Le fait est que les sociétés en deuil abandonnent ces enfants à leur sort, une seconde fois. Des Nations entières, au sortir des conflits, éludent le passé de violence de ces enfants, préférant axer la priorité sur la reconstruction morale et physique du pays. Ces enfants violents, délinquants ou soldats, embrigadés ou désémbrigadés, sont voués à une agonie morale certaine. Au sortir des conflits s'ils ne sont pas en prison, ils sont dans les rues. La rue va les accueillir, les déformer, les marginaliser. Ces oubliés de la souffrance sont ceux-là même qui l'ont causée. Spirale infernale qui fait que, ni la victime ni l'ancien bourreau ne pourront accéder à leur humanité retrouvée. Alors ces gamins de la guerre, devenues gamins des rues, se réinventent leur histoire, leur vie et leur enfance volées.

Tous les moyens sont bons pour survivre dans la rue après la guerre : prostitution, drogue, rackets, vagabondage à la délinquance grave. Mais comment reconstruire l'enfant quand il est cassé pour une seconde fois ?

Pour arriver à braver tous ces obstacles, encore faut-il que l'enfant puisse se réconcilier avec lui-même, avant de se réconcilier avec l'autre. En Afrique et même aujourd'hui dans certains pays arabes en proie aux guerres, la question reste épineuse et les moyens très limités pour leur prise en charge. Comme une malédiction que l'on trainerait à l'infini. Sauf si l'on a le bonheur de suivre un programme de désarmement (ils ne sont pas nombreux) et restent fort couteux pour les Institutions internationales qui les prodigue. Il y a eu des exemples très positifs qui ont été effectués au Libéria et au Sierre Leone. Mais cela reste une goutte d'eau dans l'Océan des maltraitances envers les enfants.

Les études sur les enfants maltraités

Au cours des années 70, les recherches sur les enfants maltraités allaient se focaliser sur les structures de défense interne, les affects et les comportements qui découleraient de la maltraitance. Des références théoriques allaient être appliquées aux dynamiques psychologiques des enfants placés et souffrant de la privation ou de la perte des liens parentaux. Bowlby88 (1969-1973) par ses diverses réflexions allait mettre en lumière l'interaction de l'enfant avec son environnement social. Il mettra en exergue les répercussions négatives de la maltraitance infantile qui allait prendre essentiellement la famille comme génératrice de ces situations de détresse infantile. La plupart des études (Kempe et Kempe89, 1978, Gelles et Strauss, 1979 Baidet et Rosenfeld, 1974) exposèrent l'idée que la détresse psychique infantile était la résultante d'une carence des fonctions parentales. Le parent maltraitant est la cause directe de la souffrance morale de l'enfant et, tout comme pour les conclusions s'agissant du stress infantile en situation de bombardement ou d'évacuation, la relation essentiellement causale entre l'anxiété parentale et la souffrance de l'enfant fut mise en exergue. L'inconscient des enfants victimes de la guerre n'a pas été assez étudié au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Et bien des enfants, aujourd'hui

devenus adultes, véhiculent des souffrances ancestrales encore refoulées. Mais cette lacune a aussi été entretenue par les tenants de la clinique traumatologique de guerre qui a longtemps véhiculé l'idée que la détresse psychologique des enfants se calquait sur celle des parents. Le comportement des parents serait le acteur déterminant dans les réponses psychiques qu'auraient les enfants par rapport à des situations traumatisantes. Cependant certaines études Bailly91 (1996) vont démontrer l'existence d'une névrose traumatique indépendante du parent. En effet dans des observations cliniques sur des enfants symptomatiques, on aurait constaté des troubles similaires à ceux d'une névrose traumatique, et ce, malgré l'absence d'une névrose infantile antérieure. Ces indices constitueront une contradiction à toutes les théories psychanalytiques d'avant et d'après-guerre. Car il a toujours été considéré que la névrose traumatique ne pouvait apparaître qu'avant ou en concomitance avec une névrose infantile liée au conflit oedipien. Freud et Burlingham92 (1943) bien antérieurement à Bailly ont révélé ces indices et malgré la précision avec laquelle elles décrivaient les troubles des enfants dans leur ouvrage sur les

enfants et la guerre, elles vont occulter le concept de névrose traumatique, préférant insister sur le rôle de reflet que jouaient les parents, sur les angoisses enfantines. Par cette omission, cela signifiait également le désir de voir perdurer la non-reconnaissance d'une certaine vulnérabilité psychologique propre à l'enfant. Terr (1991) démontra que la symptomatologie des éléments symboliques était en partie conditionnée par la phase de développement dans laquelle l'enfant était au moment de l'évènement traumatique. Elle serait également fonction du fonctionnement de la famille. Face à une situation traumatisante, les enfants affichent des symptômes en commun. Et cela, indépendamment du fonctionnement antérieur de l'enfant et des réactions parentales. Les réponses psychiques post événementielles influencées par de multiples facteurs psychologiques et sociaux n'entreront plus en ligne de compte. Pynoos (1985) affirme que les enfants qui ont assisté à des actes de violence sont atteints profondément dans leur personnalité et dans la confiance qu'ils ont par rapport à la vie et aux rapports humains. Aujourd'hui ce que l'on peut retenir de toutes ces situations, c'est que les terrains dangereux n'augmentent rien de bon pour les enfants qui y sont exposés de façon directe ou indirecte. Une situation d'autant plus difficile à vivre pour des communautés parfois impuissantes, incapables de protéger les enfants du chaos et de la destruction Sadlier (2001) mit plus tard en lumière le Mea Culpa de certaines sociétés qui, non seulement avaient cessé de protéger et d'encadrer, mais ne pouvaient faire oublier à l'enfant la violence qu'il a subie. La revue de la

littérature s'agissant des premières études dites scientifiques nous permet aujourd'hui d'avancer l'idée que la plupart de ces réflexions n'ont pas une valeur égale. S'agissant notamment de la méthodologie de recherche, il a en effet été constaté que dans certains cas, les conclusions révélaient des interprétations purement subjectives en l'absence d'un groupe de contrôle. Ces travaux ont toutefois permis, avant l'avènement du DSM III qui décrit les troubles mentaux, d'affirmer l'importance, pour l'enfant qui vit une situation de danger, de rester auprès de sa famille. Par ailleurs, l'essentiel des réactions de l'enfant se trouvait être calqué sur la réaction des parents. Mais la notion de traumatisme psychique et tout son appareil clinique vont connaître une grande évolution dès le moment où l'on va considérer la souffrance de l'enfant comme étant indépendante de l'adulte. En situation de danger et d'agression, l'enfant va réagir et c'est là que, petit à petit, il va s'approprier son droit à la souffrance mentale. Mais que signifie la guerre dans la psyché de l'enfant ? Quel est son impact sur le court et moyen terme s'agissant de sa personnalité et de l'évolution de son comportement ?

Guerres et psycho-traumatismes de l'adulte à l'enfant

Les agressions traumatiques ont longtemps ignoré l'existence de la souffrance psychique chez l'enfant. Car le champ psychiatrique classique s'est longtemps gardé de se prononcer en faveur de cet aspect corollaire du Trauma, préférant identifier les pathologies et se focaliser sur leur seul traitement. Pourtant comme l'a, à bien des égards, souligné le psychiatre Tomkiewicz94 (1997) dans sa réflexion sur l'enfant et la guerre, la souffrance reste un intermédiaire incontournable entre le trauma et ses conséquences psychologiques. Aujourd'hui, le fait de bannir le concept de souffrance pour le simple fait qu'il ne soit pas assez scientifique consiste à nier la douleur psychique de l'enfant. Les études suivant la Seconde Guerre mondiale ont principalement axé leur réflexion sur les effets néfastes d'une coupure brutale de l'enfant d'avec l'environnement familial. Beaucoup de pédopsychiatres britanniques ont en effet tenté de mesurer l'impact de ce phénomène, mettant en exergue ce phénomène et bien souvent au même niveau que les effets des bombardements et les diverses situations mortifères que pouvaient engendrer la guerre. Par ailleurs, la majorité des publications entre 1940 et 1975, entretiendront la relation causale entre anxiété parentale et anxiété de l'enfant, mais en se référant à des catastrophes vécues avec les parents. Ce qui constituera une limite d'un point de vue scientifique, puisque peu de recherches auront cherché à comprendre si les réactions traumatiques de l'enfance pouvaient être différentes, lorsqu'elles étaient vécues en solitaire. De plus, le fait que l'on a ciblé une population bien particulière (en l'absence de groupe de contrôle) pour tous ces questionnements, va ôter toute possibilité de généralisation. Durant toute cette période, la recherche médicopsychiatrique continuera d'occulter chez l'enfant toute névrose de guerre. Pourtant hier comme aujourd'hui, il n'est plus à démontrer que la violence de guerre est potentiellement traumatogène. D'autant plus si elle est vécue dans un contexte où le sujet est jeune et sans défense, placé dans un environnement non familial et irrationalnel. Les recherches à l'issue de la Première Guerre mondiale, avaient signé ses limites quant à la reconnaissance d'une traumatologie des populations civiles pendant ou après la guerre. Même pour la psychiatrie militaire, l'intérêt n'a pas été spontané ; il fut même relégué aux oubliettes pendant des décennies. Mais les séquelles morales des combattants finirent par interpeller la communauté des psychiatres notamment s'agissant des pathologies qui vont apparaître dans certains conflits armés dont la guerre de 1914-1918, la Seconde Guerre mondiale, la guerre de Corée, la guerre d'Algérie, la guerre du Vietnam et les guerres israélo-arabes. Par contre, rien s'agissant de l'enfant qui continuait d'être une victime et un patient improbable pour les terrains de la violence armée. Paradoxalement, il reste un sujet d'observation intéressant pour beaucoup de psychiatres qui vont avancer l'idée de son hermétisme et de son manque de conscience par rapport à son environnement. On mettra uniquement en lumière sa transposition ludique de la violence armée. Ses jeux, ses dessins et ses représentations de la mort intéresseront les cliniciens qui continueront de véhiculer l'idée que sa non-implication dans les combats le mettrait à l'abri de tout sentiment de culpabilité ou de souffrance. L'enfant dans sa bulle jouit d'une forme d'inconscience et d'innocence que le préserverait. On lui confère, à l'époque, une grande plasticité mentale ; elle sera définie plus tard comme la résilience. Un mécanisme d'adaptation qui lui permettra de se réinsérer facilement dans son environnement, une fois la paix établie. Ceci expliquera en partie pourquoi les ouvrages publiés sur les effets des traumatismes de guerre sur les enfants sont restés peu nombreux.